

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 44, numéro 4, 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103920ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103920ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1977). Pages de journal. *Assurances*, 44(4), 310–322.
<https://doi.org/10.7202/1103920ar>

Pages de journal

par

GÉRARD PARIZEAU
de la Société Royale du Canada

Londres, 5 octobre 1973

310 Ce soir, je vais au concert au Royal Festival Hall. C'est la visite que je fais chaque fois que j'arrive à Londres. Je me rends dans cette salle où jouent les grands orchestres du monde, dirigés par les meilleurs chefs. C'est un des plaisirs les plus délicats de Londres que cette salle très moderne où sont présentées les œuvres de compositeurs d'autrefois et d'aujourd'hui.

Le programme n'avait rien de bien original, sauf deux œuvres de compositeurs anglais: l'un mélange de bruits divers, un peu exaspérants, et de thèmes heurtés et heurtants, et l'autre un peu prétentieux, plus près de nous, mais rappelant du déjà entendu. Entre les deux, même si l'œuvre de Geoffrey Winters (barbu et visiblement heureux d'être applaudi) est rocailleuse, elle me paraît supérieure au concerto pour violon et orchestre de Desmond Bradley qui, encore une fois, est dans une manière neutre évoquant trop de choses. Son œuvre venait immédiatement avant la Cinquième de Beethoven, encore belle malgré le siècle et demi qui a passé depuis sans lui enlever sa géniale joie. Sir Adrian Boult conduisait l'orchestre, remarquablement pour son âge: il a 86 ans, paraît-il. Mais pourquoi s'obstine-t-il à diriger le New Philharmonia Orchestra? Il est bien dans certains thèmes, mais il traîne un peu trop dans d'autres ou, tout au moins, il ne leur donne pas la fermeté qu'exige Beethoven.

6 octobre

Un ami me disait hier qu'à Lloyd's les loyers sont extrêmement élevés. Ils atteindraient jusqu'à cinquante dollars au pied carré dans la *City*. Ce qui est énorme. À Montréal, nous nous plaignons. Or ils sont de huit ou neuf dollars pour ce qu'on appelle a *prestige office*. Pour nous, nous nous contentons de payer trois dollars cinquante en

prenant beaucoup plus d'espace que ce dont nous avons besoin, en prévision d'une expansion possible.

J'écris ces lignes dans un sous-sol exigü, mais dont on tire le maximum. Chose assez agréable, il y a au mur des reproductions de vieilles gravures; ce qui indique le goût du décorateur ou du patron qui, à la caisse, a presque l'air d'un p.d.g. Mais comme on est entassé dans cet espace restreint, où à cette heure on sert le café aux employés des environs.

311

Michel me disait qu'à Londres, comme à Montréal, on prend le travail assez facilement. Tous les matins, par exemple, une fois entré au bureau, ses camarades et lui en ressortaient pour aller prendre le café dans un sous-sol comme celui où je suis en ce moment. Un jour, un de ses camarades lui posa une question. Comme il ne savait pas très bien quoi répondre, il tourna autour du sujet jusqu'au moment où l'autre lui dit: « À votre place, j'avouerais tout simplement que je n'en sais rien ». Michel me disait alors: « Il est bon qu'à un moment donné, quelqu'un nous fasse la leçon. Je t'assure qu'après cela, j'ai fait attention ». Michel avait très bon esprit. Il était fier, parfois un peu agressif, c'est-à-dire qu'il avait la tête près du bonnet, mais il avait un bon sens inné et une gentillesse qui le mettait très près des gens. Que de fois, il est intervenu auprès de certains de ses amis pour essayer de leur être utile.



Avant de quitter Londres, je suis allé faire une longue marche dans le quartier de Mayfair et de Regent Street. Et c'est ainsi que je suis passé devant le Musée de l'homme, où se tient une exposition sur l'art Maya. Je suis entré pour voir ce qu'on avait sur cette civilisation extraordinaire, dont ma belle-fille Alice a rapporté un souvenir enthousiaste. L'été dernier, elle est allée avec Jacques et les enfants au Yucatan. C'est là qu'elle a constaté ce qu'a été cette période brillante de l'ère précolombienne. Je lui rapporte deux brochures sur l'exposition. L'une présente quelques-unes des pièces que réunit le Musée — englobé dans le British Museum — et l'autre rappelle l'œuvre accomplie par les Anglais qui se sont intéressés aux Mayas et à leurs réalisations.

Alice a fait quelque quinze mille milles au cours de ce voyage, qui l'a conduite, au volant de sa familiale, jusqu'au Yucatan, à travers les États-Unis et le Mexique. Par la suite, elle est revenue par la voie de San-Francisco, Vancouver, Calgary, Winnipeg et Montréal, avec dans l'intervalle un petit crochet vers Victoria où se trouve notre tante Hilda (la charmante) et May, qui gardent un souvenir très cher de Michel. Toujours généreuse, Alice a insisté pour avoir les enfants de Paul et Paulina pour les vacances de Noël. Ainsi, les petits-cousins se retrouveront à Montréal, eux qui sont aux deux extrêmes du Canada. Ce sera assez émouvant de voir ensemble ces rejetons de deux souches de Parizeau, l'une de l'extrême ouest et l'autre de l'est, l'une fidèle à l'Angleterre et l'autre qui veut l'indépendance du Québec.

Il y a bien longtemps, leur père est venu à Montréal pour un court séjour. Un peu inquiète, la mère avait fait promettre à Paul de ne pas boire d'alcool au cours de son voyage. Ainsi, un jour que nous lui offrions de la *ginger beer*, il nous dit gentiment: « J'ai promis à ma mère de ne pas boire de boisson alcoolique. » Nous l'avons rassuré.

Il est bon que ces enfants se connaissent malgré l'énorme distance qui les sépare. Puissent-ils ainsi se comprendre et se rapprocher, eux que divisent la langue et une incompréhension totale de leurs problèmes respectifs.

De retour à Montréal, Alice a repris son poste de secrétaire général de l'Institut international de criminologie comparée.



J'ai parlé d'Alice. Je m'en voudrais de ne pas évoquer aussi le souvenir de Monique. Petite, mais gracieuse, elle a une gentillesse, une volonté et un esprit d'initiative assez remarquables. Je me rappelle qu'un jour sa voiture s'est prise dans un bouchon. Personne ne voulant céder, elle descendit et dirigea la circulation jusqu'au moment où celle-ci reprit régulièrement. Alors, en passant près d'elle, un des automobilistes lui dit, en se penchant par la portière: « *What a girl!* »

Une autre fois, elle tint tête aux grévistes qui voulaient empêcher les cours de l'École des Beaux-Arts qu'elle suivait. À la réunion, elle demanda le vote et, malgré l'opposition bruyante et agissante de certains participants, elle l'obtint à cinq heures du matin.

Comme j'aime ces filles courageuses et intelligentes, qui me consolent de n'avoir pu obtenir de mes œuvres que de jeunes mâles, assez réussis, ma foi.

17 octobre

Un journaliste parle ainsi de « Joies et Deuils d'une famille bourgeoise » : la saga des Parizeau : un livre intéressant. Bravo ! De l'auteur, il dit : *il fut un important businessman . . . Ce fut* me range automatiquement dans le passé. Et cependant, je suis encore bien vivant. Mais cela, comme probablement bien d'autres choses, le journaliste ne le sait pas. Merci, quand même, jeune homme !

313



Ces jours derniers, j'ai relu *Les Maîtres* et *Cécile parmi nous* de Georges Duhamel. Chaque fois le charme opère. J'ai aussi feuilleté *Les Plaisirs et les Jeux* que Duhamel a consacré à ses enfants. Avec quelle délicatesse et avec quel amusement, il se penche sur eux ! Tous ceux qui ont eu des mioches ne peuvent qu'être charmés par cette étude à la fois précise et amusée de la vie des enfants. Eux aussi retrouveront à travers Georges Duhamel la fraîcheur, la rouerie et l'étonnante grâce de ces petits auxquels on se sent si intimement lié.

21 octobre

On annonce que Kissinger et Le Duc Tho auront le prix Nobel de la paix. Qu'on l'ait donné à Lester B. Pearson et à Martin Luther King, c'était très bien puisque tous deux avaient fait un effort personnel hors de tout intérêt de parti. Mais comme le prestige du prix semble diminué, quand on l'attribue à deux hommes qui, pendant des mois, ont simplement donné l'impression de jouer au plus fin pour sauver la face. Tous deux ont fait un effort physique considérable, il est vrai. On se demande comment Kissinger — en particulier — a pu sans faiblir tenir le coup pendant tous ces voyages précipités. Mais ce qu'il faisait, c'était avant tout pour tirer son pays et son président d'un mauvais pas.



Il faut se méfier des jugements portés sur la politique et les politiciens, mais, comme paraît dure cette opinion exprimée par un ancien

bâtonnier de Montréal, à côté de qui je déjeunais l'autre jour. À propos du président Nixon, il a dit: « C'est un bandit ! Pendant mes vacances, l'été dernier, il a plu quelques jours et, pour meubler mes loisirs, j'écoutai dans le menu détail l'enquête poursuivie au Sénat à propos de l'affaire Watergate. En réunissant tous les témoignages rendus, je ne peux que conclure à la malhonnêteté foncière du Président. Dans sa vie privée et publique, il donne des exemples qui sont loin d'être édifiants. »

314

Je me méfie beaucoup des jugements rendus sur les hommes politiques par d'autres hommes politiques. Mais vraiment, je suis ébranlé par les faits que cet avocat, habitué à démêler le vrai du faux dans les témoignages rendus, m'apporte en cascade pour justifier son opinion.

En l'écoutant, je ne peux oublier ce qu'on disait autrefois de Louis-Adélarde Senécal. Pour Wilfrid Laurier, sénécalsier était devenu l'équivalent de voier le gouvernement. Et cependant, Sir John A. MacDonald n'hésita pas à faire un sénateur de Senécal, quand le tollé s'apaisa et quand on apprit qu'il n'en avait que pour quelques mois à vivre. Il est vrai que Sir John avait dû lui-même démissionner à la suite d'une affaire de pot-de-vin, qui ne l'empêcha pas de revenir au pouvoir un peu plus tard.

27 octobre

Depuis notre retour d'Europe, Germaine et moi avons été grippés. *They must be French bugs*, nous avait-on dit à Londres un jour que nous y avions eu la même mésaventure. Cette fois, le coup est assez dur, Germaine tousse à fendre l'âme et moi je suis enchifrené. Comme il y a quinze jours que cela dure, nous sommes dans un état de demi-faiblesse assez désagréable. Et que dit le toubib ? « Reposez-vous, mangez bien, mais pas trop, alternez viandes rouges et crudités riches en vitamines. » Voilà le conseil qu'on nous donne. Nous le suivons, mais avec un succès relatif. Il semble qu'il y a là une forte grippe contre laquelle on ne peut pas grand-chose. Or nous ne sommes pas les seuls, si tous n'en sont pas atteints fort heureusement.



Venu à Sainte-Adèle hier soir, j'ai retrouvé mes amis les deux érables de Norvège qui gardent quelques feuilles jaunes bouton-d'or,

flamboyantes ce matin sous un soleil radieux. Quel mérite ils ont de tenir le coup malgré la gelée qui, un jour, a fendu leur écorce sur un pied de longueur et malgré le peu de soin que je leur accorde, avec une inconséquence lamentable. Ils sont là et je ne songe pas à les aider à résister à tout ce qui les assaille. Je les ferai tailler le printemps prochain cependant, car ils sont vraiment trop chargés de feuilles lourdes et de branches qui doivent leur demander un énorme effort.

S'ils mouraient, je serais tenté de vendre la maison, car rien d'autre ne nous séparerait des laideurs de la Gatineau Power, de sa forêt de poteaux et de fils et des cabanes de Sainte-Adèle-en-bas. Nous pouvons les ignorer superbement actuellement parce qu'à eux seuls, mes deux amis parviennent à nous les cacher pendant la saison des feuilles.

315



J'ai envoyé un exemplaire de *Joies et Deuils d'une Famille bourgeoise* à Sarah qui a joué un tel rôle dans la formation de nos fils. Elle m'a remercié et, en échange, elle m'a fait de ces galettes de sarrasin que j'aime tant. J'avoue que j'ai été ému de ce geste, qui rappelle le temps lointain où elle habitait avec nous. Après la mort de Michel, elle était allée à la campagne cueillir des fraises des champs et nous les avait envoyées. C'était sa manière à elle de prendre part à notre chagrin. Ce n'était pas la moins généreuse car, derrière son geste, il y avait une pensée délicate: l'offrande de choses venues de la nature elle-même, cueillies ou faites par elle et qu'elle savait nous être chères.



Germaine a le goût de la politique, hérité de son père, je pense. En période d'élection, elle écoute tout et lit tout, sans atteindre le point de satiété. Alors qu'en toute sincérité, je dois admettre que personne ne m'a jamais fait changer d'avis. Mon beau-père disait: « Les opinions sont comme des clous, plus on tape dessus plus on les enfonce ». Moi je ne me donne même pas la peine de discuter. J'ai réfléchi et j'en suis venu à une conclusion. Ce ne sont pas les affirmations de tel ou tel petit ou grand faiseur qui me feront adopter un autre point de vue. Entêtement, manque de curiosité ou d'intérêt ? Peut-être, mais je m'isole dans mon cocon et rien n'en peut percer la fragile paroi.

Germaine encore une fois écoute tout, regarde tout. Elle vibre, proteste, réagit avec une fraîcheur de sentiment que j'admire sans pouvoir la partager. Tant qu'elle sera ainsi, elle gardera une jeunesse d'esprit qui fait son charme.

Ici et là, on me demande des pronostics sur les résultats du 29 octobre. Mais je n'en ai pas. J'admets mon incompetence en toute simplicité. La démocratie, en quoi je crois pourtant, me paraît être un labyrinthe, d'où je sors le soir de l'élection, avec à la fois surprise et contentement ou désolation selon le cas, en me disant: « Comment n'ai-je rien deviné ? » Alors que tant d'autres disent avec satisfaction ou mauvaise foi: « Je vous l'avais bien dit ».



316 Pour l'instant, je me réfugie dans Bach, Brahms et Beethoven, ces valeurs intangibles. Comme tu es loin de tout ! me dit Germaine. Peut-être, mais comme il est bon de se savoir éloigné de ces querelles, de ces engagements, de ces jeux auxquels les gens sont conviés sans trop savoir où on les mène.

Cette fois, cependant, l'enjeu est grave. Mais mon opinion est faite.

28 octobre

Cette nuit, mes deux amis les érables de Norvège se sont dépouillés tout à coup. Hélas ! nous ne les reverrons chargés de feuilles qu'en mai prochain. Et nous ne sommes qu'à la fin d'octobre. Quelle pitié que ces longs mois durant lesquels ils se tiennent debout comme morts, les branches dénudées.

Heureusement, nous irons à Nice à la fin de janvier, quand nous aurons eu un ou deux mois de neige. J'aime pourtant l'hiver qui donne au paysage un aspect si agréable. Pour le goûter, il faut se vêtir assez chaudement pour résister. J'aime la neige, le froid, mais pas trop longtemps. Or dès novembre, la nature est triste comme repliée sur elle-même. Avec la neige, elle reprend un aspect rieur, différent de celui du renouveau, mais non moins sympathique, malgré le froid et la tempête. Autrefois, j'aimais l'hiver même s'il traînait en longueur. Maintenant, je l'accepte, je le supporte jusqu'au moment où il me semble interminable. Et comme me paraît bien long à venir ce printemps avec les feuilles aux arbres et les fleurs !

Je vois arriver l'automne cette année sans trop de déplaisir malgré tout, parce que je sais que le 1er février je serai à Nice dans cet appartement de Mlle Raymond, précédé d'un petit jardin, grand com-

me un mouchoir de poche. J'en tondrai le gazon et j'en soignerai les fleurs, comme s'ils étaient miens. Dans cette chambre dont un rideau de fer m'isole de l'extérieur, je corrigerai les épreuves d'un livre que je chéris à l'avance parce qu'il m'aura coûté tant d'efforts, à moi qui ne suis rien qu'un historien du dimanche. Peut-être à cause de cela et parce que les études qu'il contient m'ont demandé un effort, je l'aime un peu comme un enfant conçu dans la joie, mais accouché dans la douleur. Pourquoi m'être donné tant de mal pour écrire des textes dont les spécialistes ne diront guère de bien sans doute ? Simplement parce qu'ils sont sortis de mon cerveau, avec toutes les peines et les satisfactions de l'enfantement. Chez Fides, on a accepté le texte en me disant qu'il était valable. Et cela, c'est peut-être le plus grand compliment qu'apprécie l'auteur. Commencé un jour qu'au conseil de la Société d'histoire du Canada, j'ai cru qu'il me fallait donner l'exemple, mon livre s'est poursuivi à travers les années, le doute, les défaillances et les critiques. Il a été terminé un jour qu'à Sainte-Adèle j'ai déposé la plume après une relation du capitalisme triomphant à la fin du XIXe siècle.

317



Le Devoir a consacré un numéro spécial au M.B.A. — titre auquel la Harvard School of Business Administration a donné du prestige. Le M.B.A., c'est une maîtrise en administration qu'accordent maintenant les grandes écoles de commerce: Laval, Montréal, McGill, Sherbrooke et Sir George Williams, laquelle deviendra bientôt Concordia University quand elle aura fusionné avec Loyola College.

La maîtrise pousse plus loin des études que nous faisons autrefois sous le titre de la licence.

Chose curieuse, on semble retrouver à l'extérieur au niveau de la maîtrise, la même méfiance que, si longtemps, on a montrée envers les diplômés en sciences commerciales. À tel point qu'il ne semble pas possible à certains d'imaginer une collaboration entre la petite et la moyenne entreprise et le diplômé frais émoulu de l'école qui l'a formé.

Si l'adaptation semble si difficile, c'est peut-être qu'il n'y a pas une compréhension suffisante entre le patron et le M.B.A., candidat à un haut poste. Malgré tout le respect que je peux avoir pour la formation supérieure, je ne peux admettre que le nouveau diplômé

318

s' imagine pouvoir en bien peu de temps orienter et organiser l'entreprise entièrement. S'il s'y essaye trop tôt, il fera des erreurs graves et quelle que soit la valeur de son travail, on ne verra que la faute d'un jour, sans tenir compte de ce qu'il a été jusque-là. Car, pour trop de gens, il reste l'intrus, comme nous l'étions trop souvent à l'époque lointaine de mes débuts dans la carrière de l'homme d'affaires. En toute simplicité, je reconnais que l'on aurait eu tort de me confier la direction d'une entreprise après quelques mois. Diriger s'étudie, mais doit aussi s'apprendre, sans une attente trop longue il est vrai. Dans notre groupe, nous avons plusieurs H. E. C. Certains de mes associés pensent ceci cependant: laissons-les passer d'une maison à l'autre à leurs débuts; puis nous ferons choix d'un sujet intéressant non pas seulement par sa formation première, mais par l'acquis au niveau de l'expérience pratique. Ce qui est assez astucieux, je crois, car avec les ans on apprend à douter de soi, même si l'on peut ajouter à son nom quelques initiales prestigieuses, marque extérieure d'un diplôme qui n'a de valeur que par l'usage fait des connaissances acquises. On devine par là que si j'ai eu un certain respect pour le diplôme dans le passé, je n'en ai plus que pour l'homme et ce qu'il a fait depuis qu'on le lui a décerné.

9 novembre

Hier soir, nous sommes allés voir *État de Siège*, que l'on donne à l'autre bout de la ville, au *Dauphin*. Alice a vécu les événements d'octobre 1970 dans le Québec. Sans y être mêlée directement, elle a été au comité formé pour venir en aide aux familles des prisonniers. Elle m'avait dit avec son enthousiasme ordinaire: « Beau-père, allez voir ce film; il est très bien fait ». Elle avait raison. En sortant de la salle, Germaine et moi évoquions certains souvenirs d'octobre 1970, que rappelle le film: commentaires de la presse écrite et parlée, angoisse des gens, affolement des députés en chambre devant les enlèvements, contradiction des nouvelles officielles et, à la fin, l'agent américain que l'on exécute. À l'origine, il y a dans ce soulèvement d'une foule sud-américaine des raisons bien différentes de celles qui expliquaient l'aventure F. L. Q. C'est la grande ombre U. S. A. qui s'étend sur le drame sud-américain, mais, encore une fois, comme le film rappelle ce à quoi nous avons assisté au Canada français, il y a trois ans!

Le film se donne au *Dauphin* depuis huit semaines. Hier soir, vendredi, aux deux représentations, à sept heures trente et à neuf heures et demie, la salle était remplie de jeunes gens. Avec nos cheveux blancs, nous étions l'exception, les moutons noirs du troupeau, si l'on peut dire.

En écoutant Yves Montand, qui tient le rôle du policier américain, je ne pouvais m'empêcher de le voir sur la place de Saint-Paul-de-Vence, vêtu de vieux vêtements. L'air très détendu, il regardait les joueurs de pétanque, en face de ce café de la Place, où il fait si bon vivre dans une atmosphère d'oubli de tout ce qui nous attend au retour. Seuls y travaillent ceux qui lancent leur boule, avec une technique de la paume ou des doigts qui se tordent parfois en un geste brutal destiné à chasser la boule de l'adversaire, loin du *cochonnet*, objet des convoitises.

319



Samedi dernier, j'ai assisté au rendez-vous de la Société royale du Canada à Québec. À la suite de ce qu'on appelle une « réunion d'affaires », on nous a suggéré une proposition tendant à transformer notre section en académie des lettres et des sciences humaines, première étape, semble-t-il, vers une canadianisation de la Société, tendant à faire sauter le mot « royale » de son appellation actuelle et à lui donner un prestige plus grand. Le mouvement part de la section des sciences qui cherche à jouer un rôle plus efficace en devenant l'Académie des Sciences. Cela correspond aussi à l'esprit du rapport Lamontagne, qui veut donner à l'actuelle Société un rôle officiel et des ressources lui permettant d'exercer une influence que justifie la qualité de ses membres. Il semble bien que l'évolution se fera par étapes, mais rapidement même si la section deux s'y oppose. Sentant le désir de se débarrasser d'une défroque vieille de près d'un siècle et d'un sentiment monarchique que repoussent beaucoup de nos membres, certains irréductibles s'opposent encore au mouvement d'émancipation qui prend chaque année plus d'importance.

Dans son discours d'ouverture, un peu plus tard, le président de la section a tenu à souligner que le titre de la Société ne correspondait pas nécessairement aux opinions de ses membres et qu'on ne devait pas y voir le désir de défendre ou de faire valoir les règles du régime

monarchique. Simple coïncidence ? Je ne le pense pas. Il s'agit plutôt d'une mise au point qui est en même temps une première étape de l'évolution.

Après la réunion, mon collègue S. s'est étonné que nous de Montréal, n'ayons pas protesté contre la création d'une académie, à cause de la confusion possible avec l'Académie canadienne-française. Je crois qu'il y a place pour les deux.



320

À la réception qui a suivi la réunion d'affaires, ont été officiellement reçus dans la section, le père Campeau, historien, Guy Beaulnes, directeur du Grand Théâtre, et Henri Dorion, géographe: trois hommes bien différents, l'un Jésuite à qui le père Arès, son parrain, a dit en le présentant: Monsieur, suivant l'usage de la maison; le second, directeur de ce nouveau théâtre où la cérémonie a lieu et le troisième Henri Dorion, bien curieux produit de cette bourgeoisie canadienne-française qui, tout au long du XIXe siècle, a été avec le clergé l'épine dorsale de l'*homo canadensis* dans le Bas-Canada d'abord, puis dans la province nouvellement créée du Québec. Avocat, il est devenu géographe quand il a compris que la défense de la veuve et de l'orphelin était remplacée dans notre société par celle des négociants ou des automobilistes, ces agités des temps modernes.

Je veux noter ici deux ou trois idées à propos de nos nouveaux collègues. Beaulnes est né dans l'Ontario; il est venu trop tard pour prendre part aux luttes soulevées par ce que l'histoire a retenu sous le nom du *règlement XVII*. Longtemps après, il a fait l'éloge de Samuel Genest qui, avec le sénateur Belcourt, a conduit la bataille contre la mesure empêchant les enfants canadiens-français d'être formés dans leur langue, à l'école publique de l'Ontario. On sent que Guy Beaulnes a été marqué par le caractère odieux de la situation faite aux franco-phones. Chose curieuse, il a été amené au théâtre par son père, ouvrier, qui l'aimait et l'organisait autour de lui dans le petit patelin où il habitait avec sa famille.

Du père Campeau, je ne veux retenir qu'une chose, en dehors de la qualité de sa communication sur l'étude de l'histoire, sa conception et ses méthodes. Fils de Franco-Américains, revenus au Canada alors qu'il n'avait que six ans, il est devenu un historien magnifique, qui se préoccupe de l'histoire de l'Église et des Jésuites au Canada. Avec

un livre sur la Société de Jésus au Canada même, il apporte un quatre-vingt-dix-huitième ou quatre-vingt-dix-neuvième volume à la collection *Monumenta Historica Societa Jesu*.

Ces deux nouveaux collègues rappellent l'apport au milieu du Québec de l'élément extérieur: l'un venant de l'Ontario et l'autre de la Nouvelle-Angleterre. Il nous faut nous souvenir aussi qu'Olivar Asselin en venait. Il y avait travaillé dans l'industrie textile. Il y a eu aussi Edmond de Nevers qui a vécu longtemps en France où il était attaché à l'agence Havas. Il avait d'abord séjourné à Berlin, puis à Florence, Madrid et Lisbonne. Toute sa vie, il a consacré son effort intellectuel au milieu canadien-français à la fin du XIXe siècle. Et que d'autres, comme Calixa Lavallée, le père Longpré, ce spécialiste de Saint-Bonaventure et certains hommes d'affaires comme Jean-Louis Lévesque, Campeau et Paul Desmarais. Il faut se rappeler ces apports de l'extérieur du Québec, qui pour le milieu canadien-français ont une importance considérable.

321



La réunion de la Société avait lieu au nouveau Théâtre de Québec, présidé par mon ami Jean-Marie Poitras. Petit à petit, le Théâtre devient un second pôle de culture à Québec, à côté de l'Université.

Arrivé un peu avant le rendez-vous, j'ai examiné à nouveau les deux fresques qui ont fait couler tant d'encre, il y a quelques années. Pour soulever l'intérêt autour de son œuvre ou peut-être tout simplement par un esprit rapin gardé malgré l'âge, l'artiste, inspiré par la guerre au Vietnam, a inscrit sur l'une des fresques: « Vous n'êtes pas tannés de mourir, bande de caves ». Bien en tête du peloton, Roger Lemelin avait protesté avec sa fougue ordinaire. L'inscription est restée comme la fresque, à qui on peut reprocher une chose dont le sculpteur porte seul la responsabilité: le manque de recul. N'était-ce pas à lui d'imaginer qu'on ne fait pas une grande machine comme celle-là pour un espace à peine plus large qu'un corridor.

À nouveau, je veux le souligner, le Grand Théâtre me paraît en train de polariser un aspect bien important de la vie intellectuelle à Québec. L'université ouvre les fenêtres toutes grandes sur la connaissance du monde, mais le théâtre permet aux gens de prendre un contact presque quotidien avec la vie de l'esprit par ses réalisations mêmes.

322 Et c'est ainsi que ce bien curieux spectacle qu'est « *Charbonneau et le Chef* » a été créé à Québec. On le reprend à Montréal en ce moment à guichets fermés. Le thème c'est la lutte de Monseigneur Charbonneau, évêque de Montréal, et de Duplessis à propos de la grève d'Asbestos: thème également d'un livre qui a permis à notre actuel Premier ministre de tomber à bras raccourcis sur Maurice Duplessis, sa bête noire. Quoi qu'on en pense, ce dernier reste une des figures les plus détestables, mais aussi les plus originales de notre histoire contemporaine. Robert Rumilly a tenu à le défendre, dans deux forts volumes parus chez Fides. Les amis du *Chef* les achètent et les lisent; les autres font mine de ne pas vouloir les ouvrir.

Aux prises avec Monseigneur Charbonneau, qui invite la population de son diocèse à prier pour les grévistes de l'amiante et à leur venir en aide, Duplessis se cabre et parvient à le faire casser par Rome. C'est la lutte entre les deux hommes que rappelle la pièce, dont le directeur du Grand Théâtre à Québec, M. Guy Beaulnes, a vu tout de suite l'intérêt. Jouée par un vieux routier du théâtre et par un plus jeune, la pièce est, paraît-il, remarquable. À la télévision l'autre jour, on disait que l'acteur avait compris à tel point Monseigneur Charbonneau, qu'au moment où il donnait sa bénédiction, plusieurs personnes dans la salle se sont signées. J'irai entendre la pièce le 11 décembre, tous les billets étant vendus jusque-là.